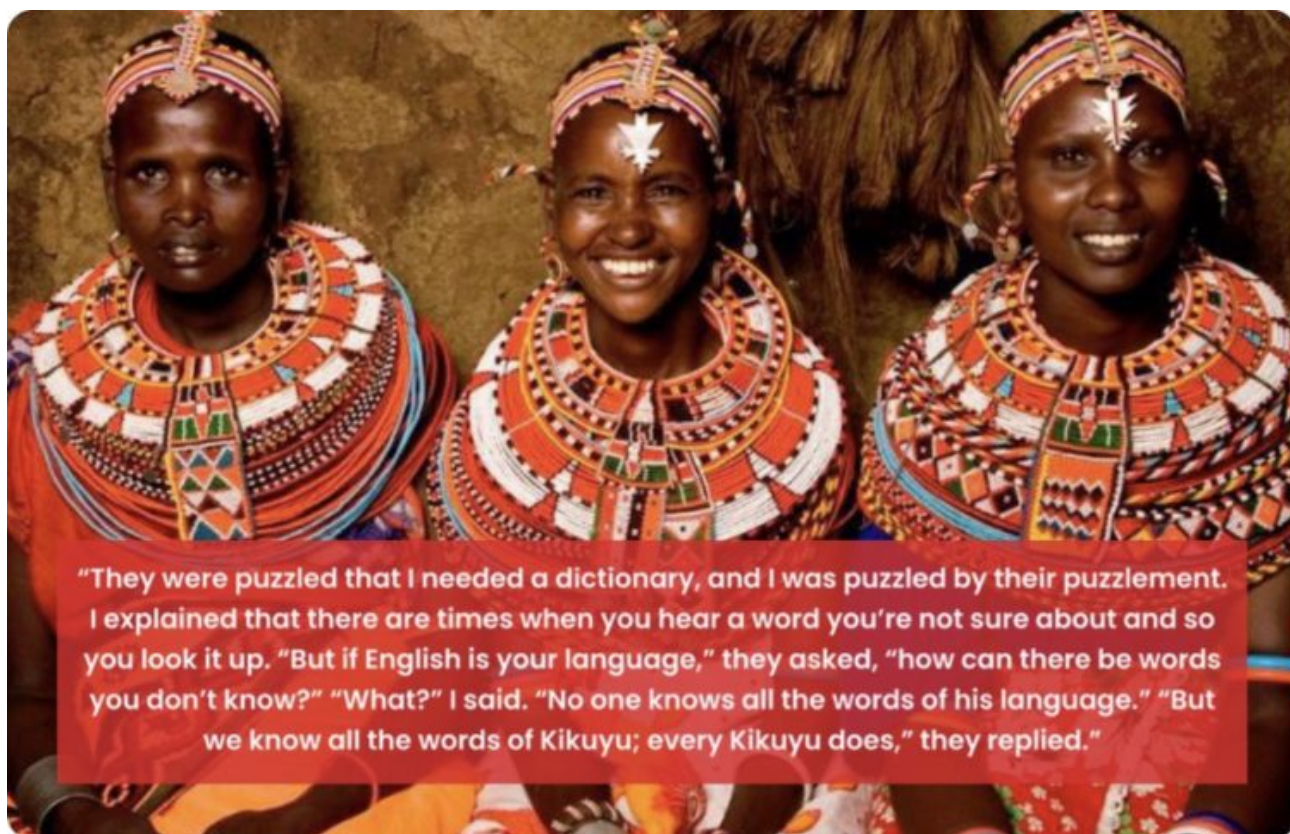
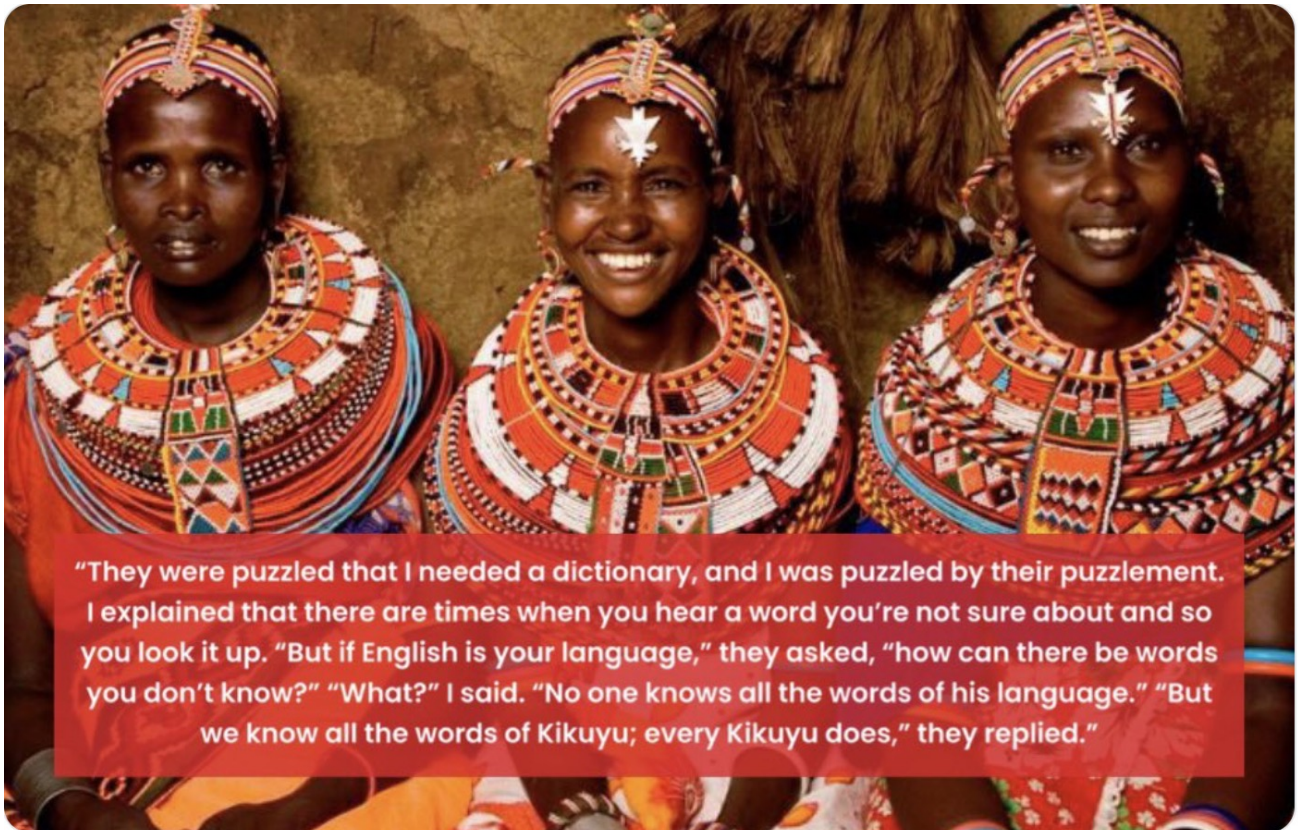


En zoulou, il n'y a pas de mot pour dire « promesse » ou « obligation »...

écrit par Docteur Dominique Schwander | 10 septembre 2024



"They were puzzled that I needed a dictionary, and I was puzzled by their puzzlement. I explained that there are times when you hear a word you're not sure about and so you look it up. "But if English is your language," they asked, "how can there be words you don't know?" "What?" I said. "No one knows all the words of his language." "But we know all the words of Kikuyu; every Kikuyu does," they replied."



"They were puzzled that I needed a dictionary, and I was puzzled by their puzzlement. I explained that there are times when you hear a word you're not sure about and so you look it up. "But if English is your language," they asked, "how can there be words you don't know?" "What?" I said. "No one knows all the words of his language." "But we know all the words of Kikuyu; every Kikuyu does," they replied."

Screenshot

LANGUES AFRICAINES

L' universitaire Gedaliah Braun sur le manque d'abstraction dans les langues africaines :

« Dans une conversation avec des étudiants au Nigeria, je leur ai demandé comment on pouvait dire qu'une noix de coco se trouve à mi-hauteur de l'arbre dans leur langue. « On ne peut pas dire ça », m'ont-ils expliqué. « Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle est « en haut ». « Pourquoi pas tout en haut ? » « Non, juste « en haut ». **En d'autres termes, il semblait impossible d'exprimer des gradations.**

À Nairobi, j'ai appris autre chose sur les langues africaines lorsque deux femmes se sont étonnées de mon dictionnaire d'anglais. « L'anglais n'est-il pas

vosre langue ? » ont-elles demandé. « Oui », ai-je répondu. « C'est ma seule langue. » « **Alors pourquoi avez-vous besoin d'un dictionnaire ?** »

Elles étaient perplexes que j'aie besoin d'un dictionnaire, et j'étais perplexe devant leur perplexité. Je leur ai expliqué qu'il y a des moments où l'on entend un mot dont on n'est pas sûr et qu'on le cherche. « *Mais si l'anglais est votre langue* », ont-elles demandé, « *comment peut-il y avoir des mots que l'on ne connaît pas ?* » « *Quoi ?* » ai-je dit. « *Personne ne connaît tous les mots de sa langue.* »

« *Mais nous connaissons tous les mots du kikuyu ; tous les Kikuyu les connaissent* », répondirent-ils. J'étais encore plus surpris, mais je me rendis compte peu à peu que, **puisque leur langue est entièrement orale, elle n'existe que dans l'esprit des locuteurs du kikuyu. Comme il y a une limite à ce que le cerveau humain peut retenir, la taille globale de la langue reste plus ou moins constante. Une langue écrite, en revanche, existant en partie dans les millions de pages du mot écrit, grandit bien au-delà de la capacité de quiconque à la connaître dans son intégralité. Mais si la taille d'une langue est limitée, il s'ensuit que le nombre de concepts qu'elle contient sera également limité et que le langage et la pensée s'appauvriront.**

Les langues africaines ne s'appauvrissent que par rapport aux langues occidentales et dans une Afrique qui essaie d'imiter l'Occident. Alors que de nombreux

dictionnaires ont été compilés entre les langues européennes et africaines, il existe peu de dictionnaires au sein d'une même langue africaine, précisément parce que les locuteurs natifs n'en ont pas besoin. J'ai trouvé un dictionnaire zoulou-zoulou, mais c'était un petit livre de poche de 252 pages.

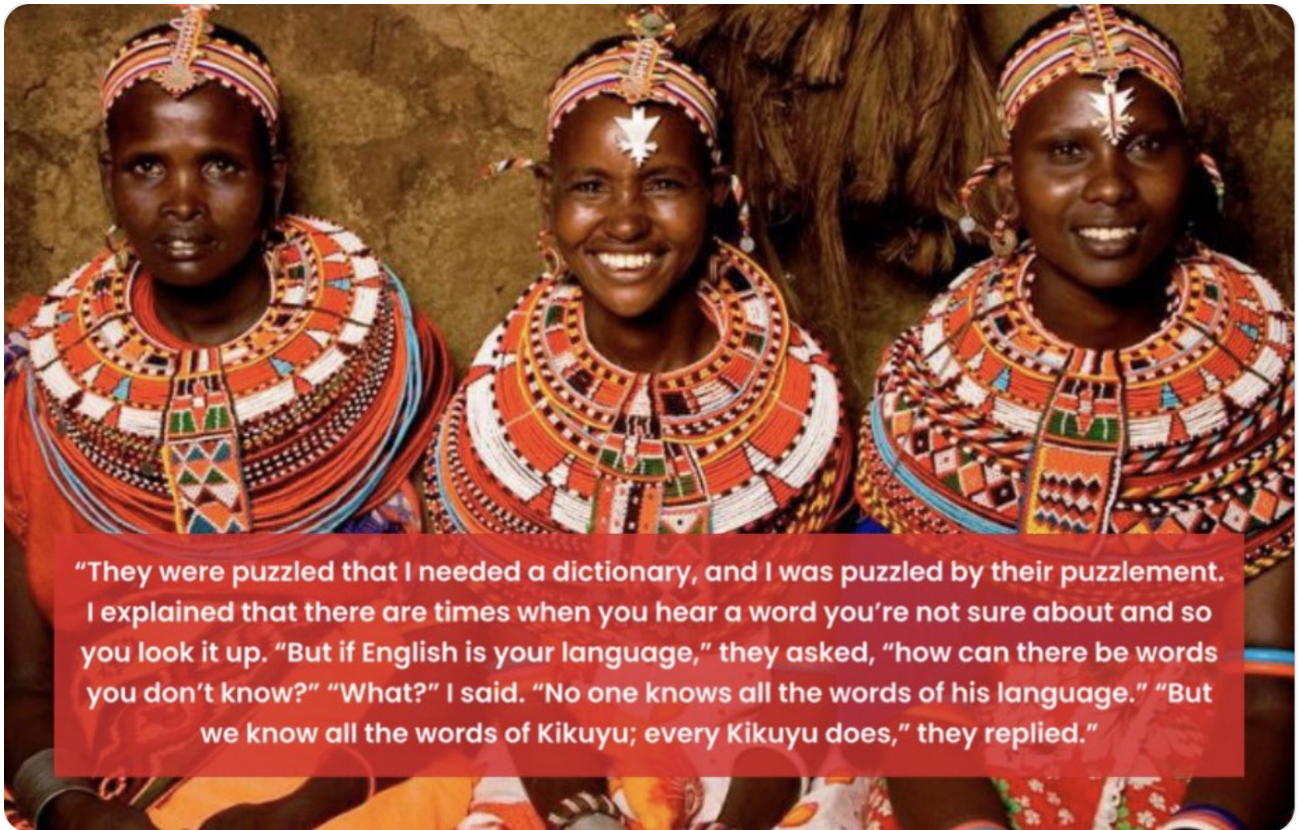
Mes recherches sur le zoulou ont commencé lorsque j'ai appelé le département des langues africaines d'une université de Johannesburg et que j'ai parlé à un homme Blanc. La « précision » existait-elle dans la langue zoulou avant le contact avec les Européens ? « Oh », a-t-il dit, « c'est une question très eurocentrique ! » et il n'a tout simplement pas voulu répondre. J'ai rappelé, j'ai parlé à un autre homme Blanc et j'ai obtenu une réponse pratiquement identique.

J'ai appelé une grande université à Pretoria et j'ai parlé à un jeune Noir. Comme cela m'est souvent arrivé en Afrique, nous nous sommes entendus dès le début. Il a compris mon intérêt pour le zoulou et a trouvé mes questions très intéressantes. Il m'a expliqué que le mot zoulou pour « précision » signifie « faire comme une ligne droite ». Est-ce que cela fait partie du zoulou indigène ? Non, cela a été ajouté par les compilateurs du dictionnaire.

Mais, m'a-t-il assuré, c'était différent pour « promesse ». J'étais sceptique. Et « obligation » ? Nous avons tous les deux le même dictionnaire (anglais-zoulou, zoulou-anglais) et nous l'avons

cherché. L'entrée zoulou signifie « comme pour lier les pieds ». Il a dit que ce n'était pas indigène mais que cela avait été ajouté par les compilateurs. **Mais si le zoulou n'avait pas le concept d'obligation, comment pouvait-il avoir le concept de promesse, puisqu'une promesse n'est que l'engagement oral d'une obligation ?** Cela m'intéressait, ai-je dit, parce que les Africains ne tenaient souvent pas leurs promesses et ne s'excusaient jamais – comme si cela ne méritait pas des excuses.

Une lumière sembla s'allumer dans son esprit. Oui, dit-il. En fait, le mot zoulou pour promesse – isithembiso – n'est pas le mot correct. **Quand un Noir « promet », il veut dire « peut-être que je le ferai, peut-être que je ne le ferai pas ».** Mais, dis-je, cela rend absurde une promesse, dont le but même est de s'engager dans une ligne de conduite. Quand on n'est pas sûr de pouvoir faire quelque chose, on peut dire « *je vais essayer, mais je ne peux pas promettre* ». Il dit qu'il avait entendu des Blancs dire cela et qu'il ne l'avait jamais compris jusqu'à présent. Comme l'a résumé un ami, **quand un Noir « promet », il veut dire « je vais essayer ».**



"They were puzzled that I needed a dictionary, and I was puzzled by their puzzlement. I explained that there are times when you hear a word you're not sure about and so you look it up. "But if English is your language," they asked, "how can there be words you don't know?" "What?" I said. "No one knows all the words of his language." "But we know all the words of Kikuyu; every Kikuyu does," they replied."

Comment acquérons-nous des concepts abstraits ?
Suffit-il de faire des choses avec précision pour avoir le concept de précision ? Les Africains font d'excellentes sculptures, faites avec précision, alors pourquoi ce concept n'est-il pas dans leur langue ? Pour avoir ce concept, nous devons non seulement faire les choses avec précision, mais aussi être conscients de ce phénomène et lui donner un nom.

Comment, par exemple, acquérons-nous des concepts tels que la croyance et le doute ? Nous avons tous des croyances ; même les animaux en ont. Lorsqu'un chien remue la queue en entendant les pas de son maître, il croit qu'il arrive. Mais il n'a pas le concept de croyance parce qu'il n'a pas conscience d'avoir cette croyance et donc pas conscience de la

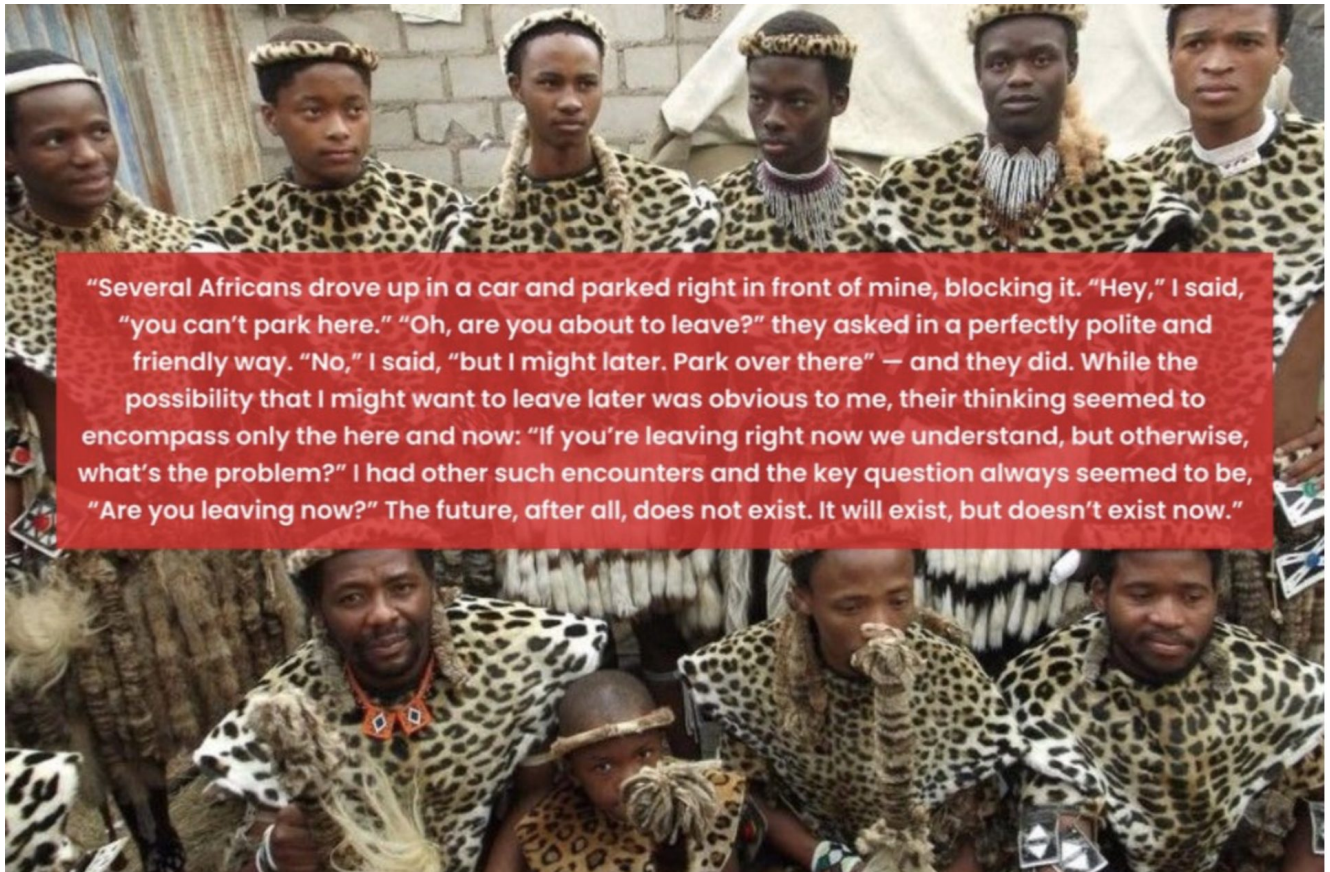
croyance en soi. En bref, il n'a pas conscience de lui-même et n'est donc pas conscient de ses propres états mentaux. Il m'a longtemps semblé que certains Noirs ont tendance à manquer de conscience de soi. Si une telle conscience est nécessaire pour développer des concepts abstraits, il n'est pas surprenant que les langues africaines aient si peu de termes abstraits. Le manque de conscience de soi – ou d'introspection – présente des avantages. D'après mon expérience, les comportements névrotiques, caractérisés par une conscience excessive et malsaine de soi, sont rares chez les Noirs. Je suis également convaincu que les troubles sexuels, caractérisés par une conscience excessive de soi, sont moins fréquents chez les Noirs que chez les Blancs.

Le temps est un autre concept abstrait avec lequel les Africains semblent avoir des difficultés. J'ai commencé à m'interroger à ce sujet en 1998. Plusieurs Africains sont arrivés en voiture et se sont garés juste devant la mienne, la bloquant. « Hé », ai-je dit, « vous ne pouvez pas vous garer ici. » « Oh, vous êtes sur le point de partir ? » ont-ils demandé d'une manière parfaitement polie et amicale. « Non », ai-je dit, « mais vous pourriez vous garer là-bas » – et ils l'ont fait. **Bien que la possibilité que je veuille partir plus tard m'ait semblé évidente, leur réflexion semblait n'englober que l'ici et maintenant :** « Si vous partez maintenant, nous comprenons, mais sinon, quel est le problème ? » J'ai eu d'autres rencontres de ce genre et la question clé semblait

toujours être : « Est-ce que vous partez maintenant ? » L'avenir, après tout, n'existe pas. Il existera, mais n'existe pas maintenant. Les personnes qui ont du mal à penser à des choses qui n'existent pas auront ipso facto du mal à penser à l'avenir.

Il semble que le mot zoulou pour « avenir » – isikhati – soit le même que celui pour le temps, ainsi que pour l'espace. En réalité, cela signifie que ces concepts n'existent probablement pas dans la pensée zoulou. Il semble également qu'il n'existe pas de mot pour le passé – c'est-à-dire le temps précédant le présent. Le passé a existé, mais n'existe plus. Par conséquent, les personnes qui peuvent avoir du mal à penser à des choses qui n'existent pas auront du mal à penser au passé ainsi qu'à l'avenir.

Cela a une influence évidente sur des sentiments tels que la gratitude et la loyauté, qui sont rares chez les Africains, comme je l'ai remarqué depuis longtemps. Nous éprouvons de la gratitude pour des événements du passé, mais pour ceux qui ont peu de sens du passé, ces sentiments sont moins susceptibles de se manifester.



Je cite un article de la presse sud-africaine sur les problèmes que rencontrent les Noirs en mathématiques :

[Le xhosa] est une langue dans laquelle polygone et plan ont la même définition... où des concepts comme triangle, quadrilatère, pentagone, hexagone sont définis par un seul mot. (« Finding New Languages □ for Maths and Science », Star [Johannesburg], 24 juillet 2002, p. 8.)

Plus précisément, ces concepts n'existent tout simplement pas en xhosa, qui, avec le zoulou, est l'une des deux langues les plus parlées en Afrique du Sud. **En Amérique, on dit que les Noirs ont « tendance à se rapprocher de l'espace, des nombres et du temps**

au lieu de viser une précision totale » (Star, 8 juin 1988, p. 10.) En d'autres termes, ils sont également mauvais en mathématiques. Remarquez le triumvirat identique : espace, nombres et temps. Est-ce une simple coïncidence si ces trois concepts hautement abstraits sont ceux avec lesquels les Noirs – partout – semblent avoir tant de difficultés ?

Le terme « nombre » dans le dictionnaire zoulou, ningi, signifie « nombreux », ce qui n'est pas du tout la même chose que le concept de nombre. Il est donc clair que le concept de nombre n'existe pas en zoulou. Le régime blanc en Afrique du Sud a pris fin en 1994. C'est environ dix ans plus tard que les coupures de courant ont commencé, atteignant des proportions de crise. La principale raison en est simplement le manque d'entretien des équipements de production. L'entretien est orienté vers l'avenir, et l'entrée zoulou pour cela dans le dictionnaire est ondla, ce qui signifie : « 1. Nourrir, élever ; élever ; 2. Garder un œil sur ; surveiller (sa récolte) ». En bref, l'entretien n'existe pas dans la pensée zoulou, et il serait difficile de prétendre que cela n'a aucun rapport avec le fait que lorsque les gens dans toute l'Afrique disent que « rien ne marche », ce n'est qu'une exagération.

Le New York Times rapporte que la ville de New York envisage un plan (mis en œuvre depuis) □□visant à inciter les Noirs à « réussir aux tests standardisés et à se présenter en classe », en les payant pour

faire ces choses et cela pourrait « leur rapporter jusqu'à 500 dollars par an ». Les étudiants recevraient de l'argent pour leur présence régulière à l'école, pour chaque livre lu, pour réussir aux tests et parfois simplement pour les passer. Les parents seraient payés pour « garder un emploi à temps plein... avoir une assurance maladie... et assister aux réunions parents-professeurs ». (Jennifer Medina, « Schools Plan to Pay Cash for Marks », New York Times, 19 juin 2007)

Il est clair que les Noirs ne sont pas très motivés. La motivation implique de penser à l'avenir et donc à des choses qui n'existent pas.

L'entrée zoulou pour « motiver » est « banga », sous laquelle on trouve « 1. Faire, causer, produire quelque chose de désagréable ; . . . causer des ennuis . . . 2. Se disputer une revendication ; . . . se battre pour un héritage ; . . . 3. Faire, viser, voyager vers . . . » Pourtant, lorsque je demande aux Africains ce que banga signifie, ils n'en ont aucune idée. **En fait, aucun mot zoulou ne pourrait faire référence à la motivation pour la simple raison qu'il n'existe pas de concept de ce type en zoulou ; et s'il n'existe pas de concept de ce type, il ne peut pas y avoir de mot pour le désigner. Cela contribue à expliquer la nécessité de payer les Noirs pour qu'ils se comportent comme s'ils étaient motivés.**

Le même article du New York Times cite Darwin Davis

de l'Urban League qui « a mis en garde contre le fait que l'argent offert [pour assister aux cours] était relativement dérisoire . . . et s'est demandé . . . combien d'examens les étudiants devraient passer pour acheter le dernier jeu vidéo ». **Au lieu d'être honteux de la nécessité même d'un tel plan, cet activiste noir se plaint que les paiements ne sont pas suffisants !** S'il ne sait pas vraiment comment ses remarques vont frapper la plupart des lecteurs, il est moralement obtus, mais ses opinions reflètent peut-être une compréhension commune chez les Noirs de ce qu'est la moralité : non pas quelque chose d'intériorisé mais quelque chose que d'autres imposent de l'extérieur. D'où sa plainte selon laquelle payer des enfants pour faire des choses qu'ils devraient être motivés à faire par eux-mêmes revient à ne pas les payer suffisamment.

Traduction Google

<https://threadreaderapp.com/thread/1711358540248383652.html>